

Revue de Presse



du 18 au 24 janvier 2019
Théâtre National de Marseille La Criée

Contact Presse
Catherine Guizard / la Strada et Cies
06 60 43 21 13 lastrada.cguizard@gmail.com

L'Humanité

Théâtre. Le mâle est tombé de son perchoir

Mardi, 5 Février, 2019

Gérald Rossi

La masculinité dominatrice est questionnée avec humour dans *La Mexicaine est déjà descendue*, mise en scène par Carole Errante. Surprenant et franchement réjouissant.

Marseille (Bouches-du-Rhône), envoyé spécial.

Quelques bouchons sautent encore, mais les réjouissances sont finies. « C'était une belle soirée, n'est-ce pas (...) je m'appelle Harold, et j'ai tout ce qu'il faut à un homme. Quelques mèches de cheveux qui partent sur le côté. Une cambrure de poulain. Des poils noirs sur le torse... » déclare fièrement le personnage central. Répondant à une commande de la compagnie La Criatura, Perrine Lorne en proposant *Chasse à l'Homme* a livré la matière adaptée et présentée à Marseille, au Théâtre national de la Criée par Carole Errante. Laquelle a aussi utilisé le résultat d'enquêtes de terrain et d'entretiens menés auprès de femmes et d'hommes, dans plusieurs quartiers de la ville.

Dans cette énigmatique, *La Mexicaine est déjà descendue* elles posent la question de la virilité dans la société. Ainsi, « les désirs qu'il croyait être les siens sont ceux qu'on lui assigne (...) on ne naît pas connard, on le devient; et tout pousse les hommes aujourd'hui plus que jamais, à le devenir » dénonce l'auteure.

Harold est le coq d'une galerie de peinture, couvé par sa mère et sa sœur, qui font confiance à ses charmes de mâle conquérant pour convaincre de riches acheteuses. Et ainsi vont les affaires. Mais voilà que le mâle (remarquable Geoffrey Coppini) découvre que « ça ne marche plus » en fait qu'il ne bande plus devant la sulfureuse apparition (énigmatique Emma Gustafsson) qui surgit. « Je suis fatigué » dit-il, à défaut d'autre explication, prenant confusément conscience de la situation, devant sa sœurette (excellente Anne Naudon) aux yeux avant tout rivés sur les chiffres de vente et devant sa vieille maman, interprétée avec une rouerie subtile par l'étonnant Maurice Vinçon.

Un objet théâtral

Autre trouble quand de la cave s'échappent les cris masculins que l'on pourrait imaginer sortis d'une séance de sado masochisme. Aussi étonnante est la séquence de danse et de twirling (bâton de majorette) interprétée par un garçon dans un costume de paillettes d'argent. Axel Escot y est à la fois sensible et éblouissant.

On l'aura compris, cet objet théâtral bien déjanté n'est pas une charge féministe anti mecs. Mais cette *Mexicaine* démontre qu'avec ou sans masque, les hommes n'ont rien à gagner à une domination qui finalement en fait des victimes. « Le féminin n'est pas exclusif aux femmes, le masculin n'appartient pas aux seuls hommes » dit encore Perrine Lorne. Champagne pour tout le monde.

LA MEXICAINE EST DEJA DESCENDUE – D’après « Chasse à l’homme » de Perrine Lorne – Mise en scène Carole Errante, Compagnie La Criatura –

**Coproduction La Criée Théâtre national de Marseille – 30 quai de Rive Neuve 13007 Marseille –
Du 18 Janvier au 24 Janvier 2019 Petit Théâtre – Ven, Sam, Mar, Jeu 20h, Mer 19h, Dim 16h –**

Publié le 24 janvier 2019 par theatreauvent



S’attaquer aux représentations du masculin, voilà un vaste programme qui a pour point de mire un inconscient collectif à l’œuvre depuis que l’homme préhistorique s’est mué en homme civilisé.

Dans le domaine du spectacle, les comédiens ont été amenés à explorer la différenciation des genres notamment dans l’antiquité grecque puisque les rôles féminins étaient interprétés par des hommes.

Nous ne couperons pas les ailes de notre inconscient, bien que la surenchère à la mode catapulte la notion de temps de digestion des évolutions de mœurs sans commune mesure avec les strates de notre cervelet préhistorique.

Il importe de souligner que dans la langue française, le genre masculin l’emporte sur le féminin, cette occurrence induit nécessairement la supériorité du masculin et ce à tous les instants.

Au casse-pipe, l’homme toujours en avant, tout simplement parce que ses attributs sexuels sont extérieurs et proéminents. Le concept de la libido fort heureusement reconnaît que l’énergie psychique n’est pas l’apanage du seul sexe masculin, disons-le crûment, l’orgasme est unisexe.

La pièce tirée du texte « La chasse à l’homme » de Perrine LORNE met en scène une jeune homme dandy nommé Harold, étouffé par sa mère et sa sœur qui à la suite d’une rencontre avec une belle femme androgyne, « voit vaciller les fondements mêmes de sa masculinité ».

Quel est donc le rôle de la mère vis-à-vis de son enfant de sexe opposé ? Le regard de l'autre sur soi est déterminant surtout lorsqu'il s'agit de la mère. Il est un miroir, un phare renvoyant une image qui anticipe ce que l'enfant va devenir. Avant même de s'éprouver sexuellement mâle ou femelle, l'individu se voit attribuer un genre pas nécessairement conforme à ses désirs.

Pour faire court, il existe un complexe du mâle. Comment ne pas assumer le concept de virilité sous forme de tatouage psychique indélébile, sans risquer de perdre la face aux yeux de sa famille, la première société.

Le regard de la mère joue le rôle de tuteur de la colonne vertébrale de l'adulte à venir. Transfert narcissique oblige, peu de femmes sont en mesure d'accepter que leur garçon ne réponde pas à leurs fantasmes d'avoir engendré un être libéré des faiblesses de la femme, un être qui va échapper à leur propre condition de femme.

La mise en scène de Carole ERRANTE se veut explosive. Pour faire éclater le carcan, le corset dans lequel est enfermé depuis la naissance le pauvre Harold, elle fait résonner de joyeux pétards d'artifice, sous les fards disjonctifs de la danse urbaine du voguing et du twirling bâton.

Les personnages endossent parfois des masques primitifs qui ont fonction de libérer les esprits alors même que les matrones de la galerie familiale croient toujours pouvoir compter sur leur dandy de fils et frère.

Très festif et coloré, le spectacle permet de rire sans complexe à la débandade du pauvre Harold qui ne peut plus réprimer son désir de transgression.

Les interprètes sont épatants. Ils jouent le jeu de l'univers de music-hall, du travestissement et des esthétiques queer qui permettent de prendre du recul de façon quasi diabolique, voire excentrique, vis-à-vis de cette question du genre.

Inutile de chercher à se reconnaître. Nous voilà zébrés par les projecteurs du théâtre, dans tous les sens du terme et c'est époustouflant !

Paris, le 25 Janvier 2019

Evelyne Trân



Théâtre - Marseille

La Mexicaine est déjà descendue

Voguing pride

Par Cécile STROUK

Cécile STROUK Marseille

Publié le 22 janvier 2019

Arrivée dimanche dans un Marseille regorgeant d'énergie pour découvrir une pièce pour le moins singulière au théâtre de la Criée, sur le Vieux-Port. Sous le nom intrigant de « La Mexicaine », cette création surprend sur toute la ligne.

Surprise d'abord visuelle, lorsqu'on découvre une salle parfaitement comble. Les Marseillais.e.s semblent s'être donné.e.s le mot pour découvrir cette création mise en scène par Carole ERRANTE, à partir d'un texte original de Perrine LORNE. On se faufile après avoir déniché tant bien que mal une place au fond de la salle, sur l'extrême côté droit. Pendant que tout le monde prend place, on prête l'oreille aux voix audios qui s'élèvent des micros secrètement placés côté jardin et côté cour. Des voix féminins et masculins qui semblent tous intervenir sur le même sujet : la place et le rôle des hommes dans une société en pleine mutation intérieure. Ils y parlent de virilité, de violence, d'attentes fortes... Intrigués, on regarde le dossier de presse et découvre qu'il s'agit là d'un montage collecté par la metteuse en scène auprès de publics de Marseille sous forme d'ateliers de théâtre et d'écriture. Mieux que ça, il s'agit même de la matière qui a alimenté le travail des comédien.n.e.s.

Deuxième surprise, sonore cette fois, lorsque la pièce s'ouvre sur une musique électronique tonitruante. Arrivée en fanfare des 5 comédiens qui, littéralement, déboulent d'une porte placée en fond de scène après plusieurs coups de feu. Notre attention est absorbée par les masques comiquement SM que portent les 3 hommes et les 2 femmes. Les visages sont cachés, les voix aussi : on les voit simplement répéter ensemble, harmonieusement, des gestes saccadés, chorégraphiés. Un jeune homme « beyoncéen » - même déhanché, même extravagance gestuelle, même force de voix - prend la parole au micro pour nous présenter ce qui s'annonce être un OTNI (Objet Théâtral Non Identifié).

Format protéiforme

Théâtre ? Oui, bien sûr, car il y a un texte qui parvient à déjouer les codes du théâtre avec des ruptures de style étonnantes. Commedia dell'arte ? Oui aussi car il y a toutes ces poses extravagantes que les comédien.n.e.s adoptent outrageusement

quand ils parlent. Voguing ? Oui, complètement. Née dans les années 1970 dans les club gays, cette danse urbaine genderless est explorée au maximum sur la scène du théâtre de la Criée pour montrer qu'un homme et une femme, au-delà de leur statut socio-sexuel, restent des êtres humains avec tous, les mêmes états d'âme. Thriller ? Oui, avec cet homme de 32 ans qui voit sa virilité s'effondrer quand une mollesse phallique s'empare de lui face à une superbe russe. Série ? Oui, à la Dallas. Personnages haut en couleurs, splendides dans leur air catastrophé, paroles exagérément déclamées, remises en question existentielles, cris, soupirs, tentative de sexe et de meurtres, drames.



Un peu tout ça à la fois, *La Mexicaine* – non, ce n'est une femme mais une coupe de cheveux qui consiste à plaquer les mèches rebelles - nous donne à voir l'histoire d'une famille qui gère avec succès et moult magouilles une galerie d'art contemporain à Paris. La vieillissante matrone, superbement interprétée par Maurice VINÇON qui vocifère à merveille et sème une terreur jouissivement autocratique ; le fils, dandy gonflé d'un ego creux à qui revient la tâche ardue de vendre une œuvre à 100 000 €, 'interprété avec une force légère par Geoffrey COPPINI ; la fille, jouée par Anne NAUDON, dans l'ombre de son frère porté en héro et que l'ambiguïté du jeu rend efficacement inquiétante ; une Russe, qui débarque un soir de vernissage pour retrouver un frère disparu et à qui est finalement confiée la mission de signer les œuvres d'un paternel disparu on ne sait où au Mexique. Asthmatique, claustrophobique, timide malade, cette superbe plante interprétée par la charismatique Emma GUSTAFSSON, démêlera les névroses de cette famille avec une lucidité qu'on ne lui en aurait jamais prêtée. Enfin, ce jeune homme, Axel ESCOT, qui s'avère un excellent conteur et un excellent praticien de twirling bâton.

Menée tambour battant, cette intrigue fait exploser en plein vol l'armure virile d'un homme que, lui et sa famille, ont pourtant si mis longtemps à construire. Derrière ce masque, que reste-il ? Un petit garçon effrayé par la gente féminine dès lors qu'elle a forte tête ; incapable de fermer le clapet de sa mère, qui, en a fait sa marionnette ; démuné quand son sexe ne veut plus fonctionner. Comme si un homme n'était rien sans ça. Comme si un homme, pour compenser cette perte tragique, n'avait alors d'autre choix que de s'emparer de la violence. En l'occurrence, un pistolet, objet phallique par excellence qui, lui, se tient droit, dur et menaçant et qu'il portera lamentablement dans ses mains à la fin de la pièce pour tuer symboliquement ces femmes qui l'étouffent.

La Mexicaine raconte l'effondrement du mâle hétérosexuel, vu par deux femmes de tête qui s'amuse à pulvériser les clichés sexistes pour nous mettre face à une évidence : l'absurdité même de leur existence.

Cécile Strouk, envoyée spéciale de Marseille



RegArts

www.regarts.org

L'œuvre vit du regard qu'on lui porte (Pierre Soulages)

LA MEXICAINE EST DÉJÀ DESCENDUE

La Criée, Théâtre National de Marseille

30, quai de Rive Neuve

13007 Marseille

04 91 54 70 54

Jusqu'au 24 janvier 2019

Ven, Sam, Mar, Jeu 20h, Mer 19h, Dim 16h



Sur une trame quasi comique se déroule un véritable questionnement sur l'identité masculine et les stéréotypes engendrés par la culture, la morale et l'éducation : bref, la représentation du viril. Une telle évocation pourrait être un peu hermétique, mais rien de cela ne transpire dans « La Mexicaine est déjà descendue » grâce à une écriture inventive et une mise en scène intelligente et originale avec une construction des personnages sur le modèle des matriochkas.

Le spectacle en entier est d'ailleurs étagé en emboîtements successifs. D'abord une sorte de boîte de nuit, un cabaret, où tous les personnages sont des adeptes de la danse urbaine le Voguing. Ils sont masqués et annoncent les personnages qu'ils vont interpréter pour une drôle d'histoire.

Une histoire qui se déroule dans l'intimité d'une famille de marchands d'art : la mère, la fille et surtout le fils, vendeur surdoué qui use de ses charmes virils pour refourguer les toiles au prix fort. Arrive une jeune Russe qui recherche son frère, danseur classique, disparu depuis une semaine. La galerie d'art est le dernier endroit où il a été vu avant sa disparition. Se greffent alors l'histoire du père, artiste disparu depuis vingt ans, l'annonce de la mort de celui-ci en Orient, la sœur et le frère qui soudoient la jeune Russe pour signer les toiles de celui-ci et les faire acheter par la mère, en échange de quoi ils auront des révélations à faire sur la disparition du jeune danseur. Est-il mort ? Est-il enfermé, enterré dans la cave de la galerie ?... Entretemps, le fils séducteur tombe amoureux de la jeune fille russe, pour la première fois de sa vie...

Viennent s'ajouter d'autres anecdotes, d'autres énigmes vaguement policières, qui mettent en jeu, vous l'aurez compris, plusieurs liens familiaux. Des liens frères/sœurs, des liens mères/fils, des liens père/fils/fille, des liens hommes/femmes au travers du double filtre des chorégraphies du Voguing et du jeu de rôles que les comédiens annoncent dès l'ouverture.

Et c'est cette mise à distance des personnages et la mise en rythme et en codes chorégraphiques qui créent paradoxalement la profondeur et la légèreté de l'ensemble. Le travail de mise en scène de Carole Errante éclate de sens. Tout se déroule dans l'espace d'une discothèque symbolisé par des enceintes empilées ou disposées un peu partout formant ameublement, escaliers ou podiums suivant les scènes. Le jeu des personnages, volontairement excessif, décalé, sème des pistes qui semblent fausses mais qui forment une sorte de syntaxe, des bribes de phrases et d'images qui résonnent entre elles pour réaliser à la fin une exploration pertinente et artistique de la puissance des stéréotypes masculins sur les êtres : leurs soifs d'être ce qu'ils sont censés représenter en faisant fi de leurs véritables aspirations.

L'écriture de Perrine Lorne va dans le même sens : loin de tout excès littéraire, hors de toute volonté analytique qui serait bêtement soporifique, elle génère des scènes, des histoires, de la fiction. Une écriture à la fois quotidienne, mais qui sautille d'une scène à l'autre sans se soumettre à la logique, au réalisme. Dans tout le spectacle, il n'y a que les quelques scènes sur le mode de la répétition (les scènes où les hypothèses d'explications du titre énigmatique sont énumérées) qui ralentissent le rythme intense du spectacle.

Dans cette sorte de puzzle, où les pièces ne semblent pas toujours s'imbriquer, Carole Errante semble s'amuser mais pas seulement car l'assemblage forme un tout et parvient, en ne semblant s'intéresser qu'à l'apparence des êtres et des choses, à rendre sensible et percutante la thématique, avec une audace et une énergie bienfaisantes.

Avec en plus un éclat de poésie lors de l'apparition d'un tableau où le frère disparu apparaît, danseur, pailleté du talon au sourcil, faisant prouesse de twirling bâton (l'équivalent homme des majorettes, comme un clin d'œil, une vision de réalisation de soi au-delà de tous les clichés imposés.

Bruno Fourniès



<http://destimed.fr/Marseille-A-voir-a-La-Criee-La-Mexicaine-est-deja-descendue-une-piece-musicale>

Marseille - A voir à La Criée "La Mexicaine est déjà descendue" une pièce musicale sur les rapports hommes-femmes

mercredi 23 janvier 2019



Geoffrey Coppini dans "La Mexicaine est déjà descendue" (Photo D.R.)

« Les familles heureuses se ressemblent toutes. Les familles malheureuses sont malheureuses chacune à leur façon », écrit Tolstoï au début d'Anna Karénine. Cette phrase célèbre que Jean d'Ormesson citait souvent, demeure non seulement frappée au coin du bon sens mais résume à elle seule l'ambiance de bien des récits où s'affrontent enfants et parents et, où les règlements de comptes préfigurent à l'expression d'une douleur d'exister. On trouve là en tout cas une belle matière à définir la pièce « *Chasse à l'homme* » de Perrine Lorne que Carole Errante a mise en scène en l'enrichissant d'une autre histoire parallèle ayant des ramifications avec la musique et la danse, une danse de révolte, la danse urbaine du Voguing, vulgarisée par Madonna. Un mélange d'art savant et d'art populaire, auquel s'ajoute la description de la pratique du twirling bâton, descendant direct des majorettes. Une pratique matérialisée ici par l'exceptionnel Axel Escot, étudiant en danse au Conservatoire Darius Milhaud, né 21 septembre 1998, vice-

champion de France en solo masculin, médaille de bronze aux championnats du monde en équipe à Helsingborg, en Suède, qui exécute à la fin de la pièce un numéro virevoltant d'une rare virtuosité et d'une stupéfiante beauté visuelle. Après avoir exploré les représentations des figures du féminin avec les mots d'un homme (ceux de Howard Barker), Carole Errante se frotte avec ce nouveau spectacle à voir à *La Criée* jusqu'à ce jeudi, à la question de la virilité et interroge les représentations du masculin avec l'écriture d'une femme. « *Je fais donc le pari* », dit-elle que « *les femmes sont peut-être les plus à même de parler des hommes.* » Tous ceux qui goûtent aux chansons de Barbara, Anne Sylvestre, Catherine Ribeiro ou Agnès Bihl partageront aisément son avis. Et de plonger donc dans une histoire de famille simple en apparence, où l'on voit comment une femme, propriétaire d'une galerie d'art qui a brutalement débarqué son mari, jugé incapable, et peintre nul, a placé ses espoirs en son fils adulé, porté aux nues, qu'elle ne voit pas d'inconvénient qu'il se mette nu justement pour user de ses charmes, et vendre au mieux les œuvres de la galerie. Jeanne, la sœur d'Harold, appuyant en renfort les desiderata de sa mère, voilà notre beau gosse tiraillé entre le désir de s'envoler et la soumission à l'autorité de ses deux femmes de pouvoir. Un jour débarque une fille dont Harold tombe amoureux et avec qui il passerait bien des moments très chauds, mais en manque d'érection, il semble tomber sur un os. Et puis, il y a le frère de la jeune fille, dont on apprend qu'il est enfermé dans le garage familial, pour des raisons plus surprenantes que dramatiques. Histoire d'une mère castratrice qui a fabriqué son fils en lui présentant son père comme un monstre, qui l'a éduqué de façon différente de sa sœur, « *La Mexicaine est déjà descendue* » (une Mexicaine est ici une technique de lissage des cheveux), ressemble au départ à une pièce de Françoise Sagan. Personnages bobos branchouilles à souhait qui peuvent se passer de la vente d'un tableau de 150 000 euros en le bazardant sur un coup de sang, -bonjour les pauvres !- leur monde pourrait se résumer par « *Tempête dans un rince-doigts* ». Et peu à peu par un glissement d'écriture qui va du burlesque au tragique l'auteure puis la metteuse en scène, qui a rajouté un récit de chanteurs de variétés avec un numéro irrésistible reprenant en play-back « *I want to break free* », de Freddie Mercury (Geoffrey Coppini, l'acteur marseillais qui joue aussi Harold, est irrésistible de drôlerie), tout ceci prend de la densité, du poids, du supplément d'âme. Autant grâce à la chorégraphie impeccable de la pièce à double-entrée que par le jeu des comédiens. On a salué la performance de Axel Escot, acteur et danseur avec un égal bonheur qui parle peu dans la partie rajoutée par Carole Errante, mais qui insuffle au récit une dynamique réelle. On dira ensuite combien Emma Gutafsson et Anne Naudon, dans le rôle des deux jeunes filles (actrices et danseuses que l'on a déjà croisées chez Preljocaj, Dimech, Amsellem, et Jacquin) sont plus que convaincantes. On applaudira sans aucune réserve la manière dont Maurice Vinçon, acteur incroyable dans la peau de la mère fait oublier vêtements et maquillages à l'appui, qu'il est un comédien masculin. Il est énorme, inouï, inoubliable.

Un acteur, coiffeur de stars sur scène

Mais la palme revient à Geoffrey Coppini, comédien et metteur en scène qui fut l'assistant d'Hubert Colas avant d'être actuellement celui de Jean-Michel Rabeux. Il possède un jeu tout en nuances renforcé par la subtilité de son texte, et joue ici de sa voix et de son corps comme un violoniste de son archet. Il sait tout faire tout réaliser en nuances, y compris une Mexicaine, puisqu'il est parallèlement à ses activités sur les planches un authentique coiffeur de stars qui s'est occupé entre autres des cheveux de Emmanuelle Devos. On le croirait ici sorti par moment d'un film de Fassbinder ou d'un texte de Jean Genet, et sa gestuelle insolite, genre voyou sans scrupules, se double d'une diction impeccable. Il contribue à rendre plus intéressante encore cette réflexion théâtrale sur la sexualité, la notion de genre, la masculinité et le machisme, la filiation et la sublimation des sens par la danse. Même si l'articulation entre les deux pièces a parfois du mal à se faire, « *La Mexicaine est déjà descendue* » produite par La Criatura, chère à Carole Errante, co-produite par La Criée, le 3bis d'Aix, la Friche Belle de Mai de Marseille, le pôle arts de la scène, et soutenue par Danielle Bré, de Vitez-Aix, ainsi que par la distillerie théâtre d'Aubagne, cette création pure produit régional est une fête pour les yeux et

l'esprit. Comme c'est agréable du théâtre intelligent, où la metteuse en scène prend des risques, secoue les habitudes et détourne les codes pour faire d'un simple vaudeville bourgeois une œuvre d'art en forme de drame et de comédie antique.

Jean-Rémi BARLAND

La Provence

JEUDI 24/01/2019 à 11H42

Par Jean-Rémi Barland

Axel et Geoffrey, Aixois réunis à Marseille par une Mexicaine

Ils sont à l'affiche de "La Mexicaine est déjà descendue" pièce jouée encore ce soir à La Criée



Deux artistes formés à Aix dans la même pièce : Axel Escott, débutant et Geoffrey Coppini, déjà routier du théâtre.

PHOTOS HELDER COUTO ET DR

Jouée en ce moment à Marseille, après avoir été rodée au 3bis d'Aix, la pièce *La Mexicaine est déjà descendue*, interroge entre autres sur la sexualité ou le pouvoir d'une mère sur ses enfants. Mais son titre évoque aussi ce qu'est aussi une "Mexicaine", à savoir une technique de lissage de cheveux. Pratique que maîtrise parfaitement Geoffrey Coppini qui y interprète deux rôles. En effet, cet acteur et metteur en scène qui fut l'assistant d'Hubert Colas et Marc Lainé, avant d'être celui de Jean-Michel Rabeux, est également coiffeur spécialisé dans le cheveu de

stars.

Sur les plateaux de théâtre et de cinéma, il a coiffé entre autres Bulle Ogier et Emmanuelle Devos. Passionné de cinéma lui-même, fan absolu de Fassbinder, Strindberg, et grand lecteur de Genet dont il a monté une adaptation de *Querelle de Brest*, Geoffrey Coppini qui prépare justement un spectacle intitulé *Vedettes* coécrit avec Jérôme Nunès, exprime dans "*La Mexicaine*" une autre passion nommée musique. Au milieu de la pièce, il interprète tout de noir vêtu en play-back le *I Want to break free* de feu Freddie Mercury : "*J'aime cet hymne à la liberté. Moi qui voulais devenir danseur, il y a là matière à création.*" Acteur polyvalent Geoffrey Coppini, né le 4 juillet 1981 à Marseille, et qui a fait ses études à Aix, définit le théâtre comme : "*L'art de raconter des histoires ordinaires de manière extraordinaire.*" Il est ici servi avec deux rôles de cette pièce atypique et furieusement brute de décoffrage.

Axel du "twirling" au théâtre

Axel Escot sort à son tour de scène, tout sourire. Il faut dire que ce jeune étudiant en musique au Conservatoire Darius Milhaud vit avec *La Mexicaine est déjà descendue*, une aventure hors normes : "*C'est ma première expérience théâtrale, et je suis d'autant plus enthousiasmé que je n'ai jamais pris de cours de comédie. Tous les acteurs ont été formidables. Ils m'ont encouragé, accompagné, et j'ai beaucoup appris à leurs côtés.*" Né le 21 septembre 1998 c'est par le biais improbable du Twirling- bâton qu'il est arrivé dans ce spectacle mis en scène par Carole Errante. Sport que sa mère enseigne, et qu'il pratique depuis l'âge de 8 ans.



Deux artistes formés à Aix dans la même pièce : Axel Escott, débutant et Geoffrey Coppini, déjà routier du théâtre. PHOTOS HELDER COUTO ET DR

Plutôt bien... Sur son CV : une place de vice-champion de France solo et une médaille de bronze aux championnats du monde par équipes de 2016 en Suède. Aussi n'est-on pas surpris de sa performance absolument magique durant la pièce où il exécute pour les besoins de l'histoire, un morceau de danse acrobatique avec bâton ponctué par les "*oh*" admiratifs du public. Humble et modeste, il suit des cours de danse contemporaine au conservatoire Darius Milhaud et s'y perfectionne aussi en jazz et classique. Axel a créé sa propre chorégraphie dans la pièce et beaucoup travaillé avec le créateur lumière "*pour qu'on puisse voir le bâton sans être ébloui.*" L'esprit de compétition de son sport le lassant un peu, la réussite totale de ce coup d'essai, lui a donné envie de jouer des pièces de théâtre de toutes sortes. Challenge qu'il veut relever avec son énergie incroyable et un sens artistique qu'on classera dans la catégorie "*rare*".

Cité ZIBELINE

Queer

actualité culturelle lgbt du sud-est

Où sont les hommes ?

Assigné au masculin

Après avoir travaillé pendant des années sur le féminin, **Carole Errante** a voulu se pencher sur la représentation du masculin et de la virilité, vue par les femmes. Dans sa dernière création au titre énigmatique, *La Mexicaine est déjà descendue*, elle s'inspire de *La chasse à l'homme* de la jeune auteure **Ferrine Lorne** pour disséquer la construction de la masculinité chez Harold par le prisme d'un rapport triangulaire à la mère, la sœur (**Anne Naudon**), et Katia (**Emma Gustafsson**).



Il finira par conquérir la jeune russe comme tant d'autres, à la différence que cette invitée surprise va ébranler les certitudes du « héros de la famille », en le rendant sexuellement comme professionnellement défaillant. La metteuse en scène choisit le monde des galeries d'art comme contexte et le voguing comme mode d'expression, cette danse de la posture et de l'apparence, née dans les milieux gays afro-américains et popularisée par **Madonna**, qui pulvérise à la fois genres et classes sociales. Les autres figures masculines de la pièce sont un grand absent, le père, rayé de l'histoire familiale par la mère -jouée par l'excellent **Maurice Vinçon**- et Avril, frère de l'amante, qui bouscule les normes en dévoilant sa passion pour le twirling bâton, danse associée aux majorettes.

Et tous sont en réalité des personnages joués par une troupe de cabaret qui tombe ses masques de catcheurs mexicains... Interroger nos représentations des corps et des genres comme les binarités est l'intention de cette création nourrie par des ateliers de théâtre et d'écriture publics. La seconde est de faire dialoguer l'écriture contemporaine avec des pratiques artistiques populaires dépréciées (le twirling et le voguing) pour remettre en question la hiérarchie des esthétiques. Dommage que l'évolution du personnage d'Harold, finement interprété par **Geoffrey Coppini**, prenne du temps à se révéler et à centrer l'œuvre sur le sujet du questionnement : le rôle assigné au masculin, par lui-même mais aussi par les femmes.

Fiche et kitch

Le client est roi alors quand il est riche, il devient tyran. Dans *Névrotik Hôtel*, **Michel Fau** incarne une Lady Margaret savoureuse qui a choisi, on ne sait pourquoi, un hôtel de luxe sur la côte normande. Elle ne cache pas en revanche vouloir être aimée pour son argent, qu'elle étale outrageusement. À peine arrivée dans sa chambre rose-bonbon, elle harcèle la réceptionniste. Mais son souffre-douleur, qu'elle semble aimer le plus sincèrement du monde, est le groom, assorti au décor, joué par l'athlétique et malicieux **Antoine Kahan**. Son « boy » qu'elle refuse de nommer qui le lui rend bien en l'appelant Lady Margarine- et auquel elle propose de louer ses services en dehors de ses horaires de travail à des fins personnelles à première vue loufoques. Comme pour panser sa solitude et exorciser une vie sentimentale éprouvante, Margaret demande à Antoine de reconstituer à la manière d'une comédie musicale des scènes inspirées de son journal intime. Les textes inédits de **Michel Rivgauche**, génial auteur de *La foule* pour **Edith Piaf**, sur les musiques mélodramatiques signées **Jean-Pierre Stora** et les dialogues acerbes et cyniques de **Christian Siméon** servent un duo de comédiens particulièrement à l'aise dans la relation vipérine. Névrotique et divertissant **LUDOVIC TOMAS** *La Mexicaine est déjà descendue* a été joué du 18 au 24 janvier, à la **Orlée**, à **Marseille**,